

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Page 197 comporte une numérotation fautive: p. 19.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

VI

LE LECTEUR RETROUVE ENFIN LE COMTE JACQUES DE SAINT-HYREM, QUI CEPENDANT N'ÉTAIT PAS PERDU

— Trêve à tes rêveries et à cet étalage pompeux de rédi-

— Mais enfin, lorsque tu as rencontré cette femme, que tu l'as suivie, était-elle seule ou accompagnée ?

— En apparence, maîtresse, elle était seule.

— Et tu n'as rien découvert de particulier, soit dans sa mise, soit dans sa coiffure ?

— Rien, maîtresse. Elle portait un mantau à capuchon qui



Tiens, fillette, prends ce poignard ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

cules croyances, et revenons à cette femme. Quelle qu'elle soit, je veux que tu la retrouves et que tu saches qui elle est. Il le faut : tu m'entends, Mahom ?

— Je vous entends, maîtresse, dit-il en hochant la tête avec doute ; mais je crains que cela soit impossible.

— Rien n'est impossible, fit-elle avec hauteur.

— Pour vous, maîtresse, qui êtes noble, puissante, jeune, belle, qui voyez tous les hommes esclaves à vos pieds.

— Ainsi tu refuses de m'obéir ?

— Loin de là ; seulement je désespère d'obtenir le résultat que vous désirez.

l'enveloppait entièrement et sous lequel ses vêtements étaient soigneusement dissimulés.

— Allons ! il est écrit que je ne saurai rien ! fit-elle en laissant tomber un regard de mépris sur le Bohême, qui marchait humble et courbé auprès d'elle

Il y eut un silence.

— Maîtresse ! dit Mahom.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a, maîtresse, que si je n'ai pas réussi à découvrir ce que je veux et ce que vous désirez si ardemment connaître, missions à laquelle je ne renonce pas cependant, j'ai découvert autre chose.

— Ah ! fit-elle d'un air distrait, quoi donc ?
— Je sais, à m'en pouvoir douter, que vos démarches sont épiées.

— Oh ! oh ! épiée, moi ?

— Oui, maîtresse.

— Tu en es sûr ?

— Parfaitement,

— Qui peut avoir intérêt à m'espionner ? murmura-t-elle assez haut.

— Je ne sais, maîtresse, mais le fait est certain.

— Voyons, parle ; quand t'es-tu aperçu de cela ?

— Aujourd'hui même, maîtresse.

— Ah !...

— Oui, il y a tout au plus deux heures.

— Explique-toi en deux mots.

— Ainsi que vous me l'aviez ordonné, je m'étais rendu avant vous au poste que vous m'aviez assigné. Je me promenais sous les arbres en vous attendant et naturellement je guettais votre arrivée afin de me mettre aussitôt à vos ordres. A peine aviez-vous tourné le coin de la rue des Poulies et débouchiez-vous sur la place Royale, qu'un homme, les ailes du feutre baissées sur les yeux et enveloppé dans les plis épais d'un manteau, pénétra à son tour sur la place. Il marchait à peine à dix pas derrière vous. Ce gentilhomme, car à sa démarche hautaine et à la longue épée qui relevait par derrière son manteau, il était facile de le reconnaître pour tel, s'effaça derrière un arbre, puis, lorsqu'après être descendue de cheval, vous avez traversé la place, cet homme vous a suivie à distance et est entré presque en même temps que vous sous les arcades.

— Tu n'as pas cherché à t'assurer de ce qu'était cet homme ?

— Pardonnez-moi, maîtresse. J'ai laissé pour un instant les chevaux à la gare d'un gamin qui jouait à la fossette à quelque pas de moi avec d'autres enfants de son âge, et je me suis mis, sans perdre de temps, à la poursuite de l'inconnu. Je l'aperçus presque aussitôt, causant bouche à oreille avec un autre homme ; celui-là, je puis le voir, et ses traits sont maintenant gravés dans ma mémoire. C'était une espèce de grand drôle à la mine effrontée et à l'œil sournois, toujours en mouvement, ressemblant bien plutôt à un tire-laine ou à un vaurien du pont-neuf qu'à un gentilhomme. Après avoir causé un instant entre eux, ces deux hommes se dirigèrent de compagnie vers un magnifique hôtel, situé à quelques pas de là et dans lequel ils pénétrèrent.

— Sais-tu le nom de cet hôtel ?

— Oui, madame, je l'ai demandé. C'est l'hôtel habité par l'évêque de Luçon.

— L'ain ? s'écria-t-elle en tressaillant, que me dis-tu donc là, Mahom ?

— La vérité, maîtresse.

— Et tu ne sais rien de plus ?

— Non, maîtresse, ou bien peu de chose, du moins. Je n'avais qu'une médiocre confiance en l'enfant auquel j'avais confié les chevaux ; je me hâtai de retourner auprès d'eux.

— Maladroit ! qu'importent les chevaux ? S'ils avaient été perdus, j'en aurais acheté d'autres, voilà tout ! Tu devais rester embusqué aux environs de l'hôtel, surveiller la sortie de ces deux hommes, les suivre, et t'assurer de ce qu'ils sont.

— Au moment où nous quittions la place, je les ai aperçus dans la foule ; mais eux ne nous ont pas vus, j'en ai la certitude. Quant à présent, du moins, nous sommes à l'abri de leurs poursuites.

— Qu'importe cela ? ce n'est pas eux qui doivent nous suivre,

c'est nous qui les devons surveiller. Tu baïsses, mon pauvre Mahom ; ton long séjour au château de Mauvers a rouillé les ressorts de ton esprit subtil : depuis quelque temps tu ne fais plus que des sottises.

— J'en conviens, maîtresse. Mais par l'étoile Aldéran, je vous jure que je prendrai ma revanche.

— Dieu le vuille ! car notre position commence à se faire difficile et nous voici sur les bras des ennemis qui, sans doute, sont puissants. Redouble donc de prudence et surtout d'activité ; nous jouons gros jeu. La moindre maladresse peut nous perdre.

— Je veillerai ; soyez tranquille, maîtresse.

Ils arrivèrent en ce moment devant la maison habitée par le comte Jacques de Saint-Hyrem.

La jeune femme arrêta son cheval, sauta à terre, sortit une clef de ses chausses, ouvrit la porte et entra dans la maison.

A cette bienheureuse époque, le redoutable fléau connu plus tard sous le triple nom de portier, concierge ou Suisse, ne sévissait pas encore contre les habitants de la ville de Paris. Les portes s'ouvraient et se fermaient au moyen d'un secret connu des locataires seuls de chaque maison, et de plus ils avaient un passe-partout qui leur permettait d'entrer et de sortir à leur guise.

Diane de Saint-Hyrem habitait, non pas avec son frère, mais sur le même palier que lui un appartement composé de trois ou quatre pièces coquettement meublées, dont elle avait fait une retraite charmante et qui, au moyen d'une porte secrète percée dans la chambre à coucher même de la jeune femme, communiquait avec le logement de son frère.

Cette facilité de se voir chaque fois que cela leur plaisait, sans éveiller les soupçons, offrait de grands avantages aux deux jeunes gens et leur permettait, le cas échéant, d'un danger pressant, imprévu, d'échapper à leurs ennemis.

La comtesse rentra donc chez elle. Ses caméristes l'attendaient ; sans leur parler, elle leur ordonna d'un geste de la suivre et elle passa avec elles dans son cabinet de toilette où elle se mit aussitôt en devoir de quitter ses habits de page et de prendre ceux de son sexe.

Mais à peine avait elle refermé derrière elle la porte de son cabinet, qu'un léger grincement se fit entendre le long de la cloison.

Diane prêta l'oreille, puis, se tournant nonchalamment vers ses caméristes qui attendaient ses ordres :

— Toute réflexion faite, dit-elle, je ne me déshabillerai pas encore. Retirez-vous ; je préfère me reposer pendant quelques instants.

Les deux femmes s'inclinèrent et sortirent.

Diane passa alors dans sa chambre à coucher.

Son frère l'y attendait, nonchalamment étendu sur des coussins.

— Te voilà, petite sœur, lui dit-il, sans paraître autrement étonné du costume singulier de la jeune femme. Es-tu rentrée depuis longtemps ?

— Non, répondit-elle en s'asseyant près de lui, je suis arrivée il n'y a pas encore cinq minutes. Tu guettais donc mon retour ?

— Ma foi, non, mais je t'attendais avec impatience.

— Pourquoi donc cela ?

— Je t'avoue que je n'aime pas à te savoir ainsi seule, perdue dans les rucs de Paris après le soleil couché.

— Mahom était avec moi.

— C'est juste. Mais, si brave que soit Mahom, je doute fort qu'en cas d'attaque il soit en état, malgré toute sa bonne volonté, de faire face à plus de deux ou trois ennemis.

— Bon ! quelles pensées te viennent là ?

— Ma chère Diane, je te sais si résolue que c'est toujours avec une crainte secrète que je te vois t'éloigner.

— Allons donc, tu plaisante ?

— Non, sur mon âme ! je dis vrai. Je n'aime que toi au monde ; s'il t'arrivait malheur, comme ce serait presque par ma faute, puisque je te laisse entièrement libre de tes actions, je crois, le diable m'emporte ! que je ne m'en consolerais pas.

— Eh bien, rassure-toi, fit-elle en riant, me voici de retour et en bonne santé, tu le vois. Tu n'avais pas d'autre motif qui t'excitât à m'attendre si impatiemment ?

— Non.

— Pas même la curiosité de savoir où j'étais allée ?

— N'est-il pas convenu entre nous, Diane, que je dois te laisser complètement libre de tes actions ?

— En effet, mon frère, mais cependant je croyais que tu ne serais peut-être pas fâché de savoir quel motif si impérieux m'avait fait sortir aujourd'hui, et surtout dans ce costume étrange ?

— Mon Dieu, ma chère sœur, je suis tellement accoutumé aux fantaisies singulières qui naissent dans ton esprit fantasque, dit-il en souriant, que je m'attends à tout de ta part.

— Même à ce que je t'apporte mille pistoles ?

— Hein ?... Quoi ?... Que dis-tu donc là, mignonne ?

— Je dis, mon frère, que j'ai là mille pistoles.

— Pour moi ?

— Dame, oui ; à moins toutefois que tu n'en veuilles pas ?

— Moi, ne pas vouloir mille pistoles ? tu plaisantes bien agréablement, Diane, tu ne te souviens donc plus que j'ai hier, au passe-dix, perdu, hélas ! jusqu'à mon dernier écu à l'Épée-de-Bois ?

— Si, je m'en souviens, mon frère, et voilà justement pourquoi je me suis aujourd'hui même, mise en demeure de remplir ton escarcelle que tu avais si lestement vidée.

— Ah ! Diane, ma mie, je ne m'en dédis pas, tu as découvert un trésor, ce n'est pas possible autrement. Où as-tu donc pris cet argent-là ?

— Qu'est-ce que cela te fait, puisque le voilà, fit-elle en retirant la bourse de sa poche et éparpillant l'or sur les coussins.

— Oh ! que c'est beau des pièces d'or, s'écria le jeune homme en riant. Et tout cela est à nous ?

— Oui, mais à une condition.

— Une condition, c'est vrai... il y a toujours une condition. Et, quelle est-elle, petite sœur, cette condition terrible ?

— La voici.

— Parle, je suis tout oreilles,

— J'ai eu grand'peine, tu me croiras sans doute, à me procurer cet argent, mon cher Jacques ?

— Oui, oui, je le crois facilement. Il y a longtemps déjà que je me suis aperçu combien l'argent est difficile, non pas à trouver, mais à obtenir.

— Eh bien, mon ami, la personne qui m'a donné ces mille pistoles et qui te connaît parfaitement...

— Hum ! c'est flatterie pour moi. Voilà une belle connaissance que j'ai là sans m'en douter ; un homme qui fait des cadeaux de mille pistoles... excusez !

— Cette personne, dis-je, t'accuse de perdre tout ton argent ?

— Oh ! la calomnie ! Parce que je joue...

— C'est justement cela, Jacques, parce que tu joues.

— Mais enfin, petite sœur, je suis gentilhomme, quo diable ! Malgré mon grand désir de te plaire et de t'être agréable en tout je ne puis cependant, tu en conviendras, me conduire comme un croquant avec mes nobles amis. Ils jouent, je joue. Quel mal vois-tu donc à cela ?

— Moi, Jacques, je n'y vois aucun mal. Aussi n'est-ce pas moi, crois-le bien, qui t'adresse des reproches.

— Oui, oui, je sais bien, c'est l'autre ?

— Justement.

— Il faut, remarque bien que ce n'est pas moi qui parle ?...

— Bon ! c'est entendu ; va toujours !

— Il faut, m'a dit cette personne, et voici textuellement ses paroles, que M. le comte de Saint-Ilyrem fréquente un peu moins à l'avenir les cabarets et les brelans où il passe sa vie dans des orgies indignes d'un gentilhomme de son nom, et qu'il s'occupe un peu plus sérieusement de remplir la mission qu'il a acceptée. Je ne veux pas, a-t-elle ajouté...

— Cette personne, toujours ?

— Oui. Je ne veux pas payer aussi cher un homme qui, jusqu'à présent, ne m'a rendu aucun service réel.

— Il a dit payer ?

— Oui, mon frère.

— Hum ! le mot est dur pour un gentilhomme. Il me semble cependant que, dans une certaine circonstance, je n'ai pas hésité à risquer ma vie.

— C'est vrai, mais sans résultat.

— Allons, allons, je ne chagrinerai pas un si galant homme. Deux cents pistoles me suffiront. Prends le reste, Diane, ma mignonne ; je te jure que si je perds cet argent... C'est fini, je ne jouerai de ma vie.

— Serment de joueur ou d'ivrogne, mon frère, c'est tout un ; fit-elle en souriant et en hochant la tête.

— Ah ! par ma foi ! tu es trop exigeante aussi, Diane, que veux-tu que je fasse de plus ? tu me demandes un serment. Je le prononce sans hésiter. Après cela, le tiendra qui pourra ! A l'impossible nul n'est tenu !

La jeune fille éclata d'un rire frais et argentin.

— Je crains bien que tu sois incorrigible ? Jacques, fit-elle.

— Et moi donc ! dit-il en empochant les pistoles. C'est à dire que j'en ai une peur atroce. Et maintenant, ajouta-t-il sérieusement, que faut-il faire ?

— Avant tout, dis-moi, as-tu vu le comte du Luc ?

— Pardieu ! nous sommes amis plus que jamais.

— Ainsi, il ne t'a pas reconnu, tu en es sûr, pour un de ses adversaires de l'Épée-de-Bois ?

— Quo tu es naïve, Diane !

— Moi ? fit-elle, étonnée d'une telle supposition.

— Sang-Dieu ! qui donc ? Bien que je fusse parfaitement déguisé, je t'avoue que je n'étais pas sans inquiétude à ce sujet. Alors, sais-tu l'idée qui m'est venue ? Je me suis, un beau matin, rendu à l'hôtel de la chère Licorne, rue Tiquetonne, où habite le comte, et là, je lui ai dit avec le magnifique sang-froid que tu me connais : « Je viens, mon cher comte, m'excuser auprès de vous. » Le comte était, comme bien tu penses, tout déferré d'un tel début auquel il était si loin de s'attendre. Mais, sans me démonter le moins du monde, je poursuivis imperturbablement : « Voici la chose en deux mots, mon cher comte. Il y a quelques jours, le hasard, ou bien plutôt ma mauvaise étoile, m'a contraint

malgré moi à servir de second à un homme que je ne connaissais pas plus que vous, contre lequel vous avez combattu, ce qui m'a obligé d'être accidentellement un de vos adversaires. — Mais, mon cher de Saint-Hyrem, me dit gracieusement le comte, je vous avoue que je ne me rappelle rien absolument de ce que vous me faites l'honneur de me dire, vous vous trompez sans doute ? — Nullement, insistai-je, je ne me trompe pas, comte, seulement ce qui fait que vous ne vous rappelez pas cette aventure, c'est que pour des motifs qui intéressent fortement l'honneur d'une dame et que par conséquent, vous ne permettez de passer sous silence... — Oh ! fit le comte avec un geste d'assentiment. — J'étais déguisé, repris-je. — Alors tout s'explique, s'écria le comte. — Et vous ne m'en voulez pas ! — En aucune façon ? et la preuve c'est que voici ma main. Ah ! vous me rendez bien heureux, mon cher comte ! » m'écriai-je en pressant chaleureusement cette main qu'il me tendait. Et depuis, ainsi que je te l'ai dit, petite sœur, nous sommes les meilleurs amis du monde. Ah ! il va bien, le comte du Luc, c'est aujourd'hui un de nos plus fins Raffinés !

— Allons ! tu t'en es très-adroitement tiré.

— N'est-ce pas ? eh bien cependant, il y a une chose qui m'inquiète.

— Laquelle ?

— Il y avait là, tandis que je causais avec le comte, un grand diable de capitaine, à la moustache en croc, au sourire goguenard, ses yeux comme un échalas, enfin une vraie mine de pendu fraîchement décroché. Pendant que je parlais, il m'écoutait sans dire mot, clignant de l'œil, et souriant avec ironie dans sa moustache. Lorsque je sortis il me suivit doucement. Arrivé sur l'escalier, il me posa la main sur l'épaule, et me regardant en face d'un air effronté : « C'est bien joué ! comte, me dit-il, d'une voix qui grinçait comme les dents d'une scie ; seulement, suivez un bon conseil, n'y revenez plus, et soyez prudent. — Que voulez-vous dire, répondis-je avec hauteur. — Rien que ce que je dis, fit-il en goguenardant. A bon entendeur, salut ! » Là-dessus il me rit au nez, me salua à la façon du Matamore ou du capitaine Fracasse, pirouetta sur les talons et me laissa tout penaud au milieu de l'escalier.

— Hum ! ceci est sérieux, mon frère. Et quel est cet homme ?

— Un certain capitaine Vatan. Un drôle de nom, n'est-ce pas, petite sœur ?

— En effet ; mais continue.

— Un capitaine d'aventure, grand pourfendeur de gens, qui manie l'épée et la rapière comme le plus adroit spadassin. Personne ne sait d'où il sort. Il s'est fait l'inséparable du comte, qui l'a toujours cousu à ses chausses, j'ignore pour quel motif.

— Diable, diable ! et dans quels termes es-tu avec cet épouvantail ?

— Nous sommes amis, du moins en apparence, car je m'en méfie extraordinairement. Du reste il est joyeux compagnon, beau joueur, excellent buveur et semble avoir complètement oublié ce qui s'est passé entre nous. Car jamais, depuis, il n'y a fait aucune allusion.

— C'est égal, frère, suis le conseil que lui-même t'a donné ; sois prudent et surtout surveille-le !

— Ta recommandation est inutile, ma sœur ; je ne le perds pas un instant de l'œil, lorsque nous nous trouvons ensemble.

— Et tu as raison. Maintenant, mon frère, permets-moi de quitter ce costume, pour en prendre un autre plus convenable.

— Non pas, dit-il vivement, reste comme tu es, au contraire.

— Pourquoi cela ?

— Parce que nous allons sortir ensemble, que j'ai besoin d'un page intelligent et éveillé, et que tu feras mon affaire mieux que personne.

— Mais où allons-nous ?

— Tu le sauras plus tard, curieuse.

— Allons, je m'abandonne à toi, fit-elle en souriant.

— C'est ce que tu peux faire de mieux.

— Tu as donc des secrets, pour moi ?

— Non, mais je te ménage une surprise.

— Je vous obéis mon maître.

Le comte siffla.

La Bruyère parut.

— Toi et Mahom, prenez vos mousquetons et des torches, vous nous escorterez.

Le valet s'inclina et sortit sans répondre.

Le comte choisit dans un trophée une forte et longue rapière qu'il passa dans son baudrier ; il se mit deux pistolets à la ceinture, et recouvrit le tout d'un manteau.

— Tiens, fillette, dit-il à sa sœur, prends ce poignard, on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Ah ! ça, fit-elle en souriant, tout en prenant le poignard, c'est donc une expédition de guerre.

— Peut-être ? Viens !

La jeune fille s'enveloppa dans son manteau et remit son feutre.

— Je suis prête, dit-elle.

— Et maintenant, à la grâce de Dieu !

— Ou du diable ! murmura-t-elle.

— « Amen ! » dit-il avec un sourire sinistre.

Ils sortirent,

VII

CE QUE L'ON NOMMAIT UNE JOYEUSE PARTIE SOUS LE RÈGNE DE SA MAJESTÉ LE ROI LOUIS XIII

Le comte du Luc, que rien ne pressait, après s'être séparé du capitaine, continua nonchalamment sa promenade en véritable flâneur.

Comme il était jeune, beau cavalier, bien en point de toutes les manières ; qu'il avait sur le visage cet air hautement dédaigneux que savaient si bien affecter les nobles de cette époque avec ceux qu'ils considéraient comme leurs inférieurs, les hommes lui cédaient le haut du pavé en le saluant, et les femmes lui souriaient au passage.

Il s'en allait ainsi, glanant çà et là des sourires, insouciant comme un écolier en vacances, lorsqu'en débouchant sur le quai, il croisa un carrosse.

Dans ce carrosse se trouvait M. de Bassompierre en compagnie du cavalier de Guise et de messieurs de Langeac et de la Fare ; tous quatre semblaient de charmante humeur.

En apercevant Olivier du Luc, Bassompierre le salua et fit arrêter le carrosse. Les gentilshommes échangèrent alors les compliments accoutumés à cette époque, compliments qui, faits par des hommes à d'autres hommes, en pleine rue ou au milieu du boulevard, sembleraient fort étranges aujourd'hui. Alors, il était du meilleur ton de s'embrasser sur les joues et d'échanger pendant plus d'un quart d'heure les compliments les plus alambiqués et chargés d'hyperboles ridicules.

En cette circonstance, les cinq gentilshommes se gardèrent bien de manquer à la coutume et de s'en donner à cœur joie.

— Par la mort diable ! mon cher comte, dit enfin Bassompierre, lorsque la première effervescence fut un peu calmée, vous me semblez grandement désœuvré. Que faites-vous donc céans, les bras ballants, l'œil émerilloné, et agaçant chaque frais minois qui passe ?

— Je fais ce que vous voyez, baron, je me promène.

— Mais vous avez un but, sans doute, monsieur le comte ? dit le chevalier de Guise.

— A peu près. Je vais dîner chez Double-Épée.

— Seul ? s'écrièrent les quatre gentilshommes.

— Mon Dieu, oui, et vous ?

— Nous, c'est autre chose, répondit Bassompierre. Voyons, comte, est-ce bien vrai ce que vous nous dites là ?

— Sur l'honneur, monsieur.

— Il n'y a pas quelque belle inconnue sous jeu ? fit en riant de Langenc.

— Pas le moins du monde.

— Rien ne vous oblige à vous rendre chez Double-Épée ?

— Rien, absolument, je vous le répète.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, venez avec nous ? dit Bassompierre.

— Oui, oui, s'écrièrent joyeusement les quatre gentilshommes, confisquons-le à notre profit.

— Le comte du Luc est un huguenot de trop vieille race pour refuser de faire la débauche avec d'aussi parfaits catholiques que nous, n'est-ce, comte ? dit le chevalier de Guise.

— Permettez, messieurs !

— Nous n'écouterons rien avant que vous ne soyez assis près de nous.

— Allons ! puisqu'il le faut, je me résigne.

Et il s'assit entre Bassompierre et le chevalier de Guise.

Le carrosse se remit en marche.

Nous constaterons, en passant, que les carrosses de cette époque ne ressemblaient en rien aux nôtres. Lorsque les mantelets étaient relevés, surtout, ils avaient absolument la forme des corbillards dont se servent aujourd'hui les pompes funèbres.

— Je vous conseille de prendre cet air malheureux, dit Bassompierre au comte, vous devriez au contraire remercier le hasard qui vous a fait nous rencontrer.

— Le remerciement était fait déjà. Seulement, je ne serais pas fâché de savoir où nous allons ?

— Par la mort Dieu ! mon cher comte, vous voulez, mais je n'en sais pas davantage que vous.

— Ah ! par exemple, voilà qui est fort !

— Mais non, c'est tout simple, au contraire. Figurez-vous... Après cela, non ; j'aime mieux laisser conter la chose à M. de Guise. Parlez, chevalier : dites au comte ce qu'il en est ?

— Je ne demande pas mieux, fit en riant le chevalier de Guise ; voici ce dont il s'agit, monsieur le comte : figurez-vous qu'il y a deux ou trois semaines un nouveau cabaretier vient de s'établir par devers les Tuileries ; c'est assez loin, comme vous voyez. Mais on raconte merveille de l'établissement de ce drôle. Hier, me trouvant à peu près aussi désœuvré que vous l'étiez vous-même il y a un instant, l'envie me prit de juger par moi-même de la vérité des histoires dont, depuis si longtemps, on me rabattait les oreilles. J'allai donc diuer incognito dans cette taverne ; je dois avouer que je fus admirablement servi : tout fut exquis ; il y a surtout un certain vin de Joigny

dont vous me direz des nouvelles. Rien que d'en parler, l'eau m'en vient à la bouche. Malheureusement, à une table voisine de la mienne, se trouvaient cinq gentilshommes de très-belle apparence, plus que raisonnablement ivres, et qui menaient grand bruit.

— Ah, oh ! fit le comte, il y eut bataille.

— Non, pas positivement. Vous ne vous imaginez pas, mon cher comte, combien la solitude me rend morose. Je ne suis pas fait pour vivre seul : je mourrais de désespoir au bout de deux heures dans un désert. Je n'ai pas besoin de vous dire combien la joie de ces gens que je ne connaissais pas m'agaçait les nerfs ; cela à un tel point qu'au bout d'un instant je ne pus me contenir davantage et je les priai poliment de rire moins haut.

— Poliment, dit le comte du Luc avec un sourire incrédule.

— Ou brusquement, comme vous voudrez, je ne tiens pas à l'expression ; seulement il arriva ceci à quoi j'étais loin de m'attendre : ces messieurs se fâchèrent. Je suis un homme très-doux.

— Diantre ! fit Bassompierre en riant, je le crois bien !

— Un véritable agneau pascal, ajouta le marquis de La Fare.

— Bref, messieurs, je ne sais pas comment cela arriva, mais de mots en paroles, de questions en réponses, je les traitai de marauds, de drôles, de parpaillots, je ne sais de quoi encore, et je finis par leur dire, le poing sur la hanche et la moustache hérissée, que je viendrais aujourd'hui à la même heure, avec quatre de mes amis, souper dans ce cabaret, et que je ne faisais fort, non-seulement de leur renfoncer leurs paroles dans le ventre, mais encore de les faire passer par la fenêtre comme des matous en amours. L'affaire en est là. Voilà, messieurs, la surprise que je vous ménageais. N'est-elle pas agréable ?

— Certes, s'écrièrent joyeusement les jeunes gens, elle est charmante !

— J'ai donc été fort heureux, monsieur le comte, ajouta M. de Guise en saluant M. du Luc, lorsque nous vous avons rencontré. Je ne pouvais, sur ma foi ! prendre un meilleur second, et, vous le voyez, nous n'étions que quatre. Cependant, maintenant, il me vient un doute.

— Lequel, monsieur ?

— Je crois que, à part MM. de Thémènes et de Chevreuse que j'ai plus tard reconnus, les gentilshommes auxquels j'ai eu affaire sont ou doivent être de la religion, et je ne voudrais pas...

— Qu'importe cela ? interrompit galamment le comte. Dans les appels de gentilhomme à gentilhomme, il ne s'agit pas de religion. Elle doit être complètement mise de côté. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit que messieurs de Chevreuse et de Thémènes étaient au nombre de vos adversaires ?

— En effet, monsieur le comte.

— Eh bien ! rien de plus simple. Ils sont excellents gentilshommes, très-friands de la lame ; je ferai, si vous le permettez, face, soit à l'un soit à l'autre.

— Voilà qui arrange tout. Merci, monsieur le comte.

— Ah ! « Tarteife ! » nous allons nous amuser ! s'écria Bassompierre en se frottant joyeusement les mains.

On parla d'autre chose.

Un duel, ou une rencontre où peut-être ils laisseraient la vie, n'était pas chose assez importante pour ces jeunes fous pour les occuper longtemps.

Tout en riant, en causant et en se racontant l'histoire scan-

daleuse du jour, ils arrivèrent enfin, vers cinq du soir, c'est-à-dire presque à la nuit tombante, à l'endroit où ils étaient attendus.

À l'époque où se passe notre histoire, les Tuileries avaient deux jardins, l'un situé à l'est et attenant au palais, l'autre, beaucoup plus vaste, séparé de la Seine par le quai et du palais par une rue nommée rue des Tuileries.

Le carrosse, après avoir tourné dans cette rue pénétra dans le deuxième jardin et s'arrêta, presque à son extrémité, devant un cabaret qui devint célèbre plus tard, sous la régence d'Anne d'Autriche, alors que « Renard, » ancien laquais de l'évêque de Beauvais, en était propriétaire, mais qui déjà, malgré sa courte existence, était le rendez-vous à la mode des seigneurs de la cour et même de quelques dames.

La porte et les fenêtres de cette maison flamboyaient comme une fournaise.

Où entendait à l'intérieur un incessant cliquetis de plats et d'assiettes mêlé à des rires, des éclats de voix, des chants bachiques lancés à pleins gosiers avec plus de bonne humeur que de méthode.

— Nous voici arrivés, dit le chevalier de Guise.

— Il paraît que l'on mène joyeuse existence là-de-dans, ajouta Bassompierre.

Les gentilshommes mirent pied à terre. Bassompierre renvoya le carrosse, et ils pénétrèrent dans la maison.

Il y avait nombreuse réunion dans la salle où il entrèrent d'abord.

Du premier coup d'œil, le chevalier de Guise reconnut, assis à une table à gauche non loin de la porte, les cinq gentilshommes auxquels il avait, la veille, donné rendez-vous.

Le chevalier de Guise marcha droit à eux et les salua courtoisement, les plumes du feutre balayant le sol.

Les cinq cavaliers se rendirent silencieusement le salut.

— Vous n'avez pas encore commencé votre dîner ? messieurs, dit le chevalier de Guise.

— Nous vous attendions, monsieur, répondit un des gentilshommes.

— Aurais-je le regret de m'être fait attendre ?

— Je ne dis point cela, monsieur, mais nous avons, mes amis et moi, grand impatience de vous voir.

— Vous me flattez, monsieur de Chevreuse.

— Nullement, monsieur le chevalier de Guise. Vous êtes si parfait gentilhomme, que nous vous sommes très-reconnaisants de l'honneur insigne que vous nous daignez faire.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE XI

LE COMPILOT

— J'ai peur, j'ai peur, balbutia la comtesse, garde-moi, Paulovna, garde-moi contre Nadiège.

— Elle n'est pas ici, cette fille du diable, répondit la camériste ; ah ! Barina, chasse-la cette maudite qui ne croit pas à Dieu et veut du mal au petit père, il t'arrivera des malheurs si tu la gardes ici, jamais elle ne salue les images et le mauvais habite dans son cœur.

— Moi aussi je suis une maudite, soupira Fœdora, qui éclata en sanglots.

— Non, Barina, non tu es bonne au contraire, toi, c'est elle qui te perd, Vania me le disait bien, pourquoi te mène-t-elle la nuit à la maison hantée par les esprits, à Vassili-Ostrov, elle te perdra cette fille du noir, qui n'entre jamais dans une église pour prier les saints et faire des signes de croix devant les images, renvoie-la, maîtresse.

— Je ne puis pas, je ne puis plus, elle me tient.

— Fais-la exoroiser, reprit Prascovia.

La comtesse eut un douloureux sourire d'incrédulité en répondant :

— Laisse, laisse, mon enfant, les popes ne peuvent rien contre elle.

— Mais le petit père peut, lui qui peut tout, fit Prascovia furieuse, je ne veux pas que cette fille de chienne te perde avec elle, j'irai trouver le général, ton tuteur, je lui dirai, moi, d'avertir l'empereur qu'elle te conduit à la maison du sortilège qu'il...

— Malheureuse, ne fais pas cela ou je suis perdue, s'écria Fœdora, bondissant tout à coup. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi vous ai-je abandonné.

— Calme-toi, Barina, calme-toi, tu as la fièvre, je vais envoyer Vania chercher le docteur ; asseyez-vous, Fœdora Mikailovna, ce sont les accès ; écoute-moi doucement, colombe de mon cœur, suppliait Paulovna en s'attachant aux vêtements de sa chère maîtresse, et tantôt lui parlant avec respect, tantôt la tutoyant pour la convaincre ; oui ce sont les accès, veux-tu que je te donne un bon remède, j'ai dans mon armoire une bouteille de vin de bambou dans lequel j'ai fait mourir des fourmis rouges, rien n'est bon comme cela ; veux-tu que je te frotte le front avec l'huile de la lampe qui brûle devant l'image de saint-Nicolas ?

— Merci, ma chérie, je vais mieux, je faisais un mauvais rêve, à présent c'est passé, couche-moi, tu resteras un peu dans ma chambre et tu me conteras des histoires, tu sais, celles que contait ta mère pour m'endormir.

— Pauvre mère, si elle était ici, c'est elle qui te garderait bien mieux que moi, et qui te soignerait comme il faut ; dans tout Atrada et ses environs, il n'y a pas un babouchka qui connaisse autant de prières contre les sortilèges et de secrets pour les différentes maladies.

— Si tu lui écrivais de venir te voir, fit la comtesse, crois-tu qu'elle se mettrait en route ?

— Elle ne peut pas quitter la terre sans la permission de votre intendant.

— Et avec cette permission ?

— Elle serait ici après-demain.

— Donne-moi un feuille de papier et une plume, reprit la comtesse qui commençait à se déshabiller ; et, sur le coin de sa cheminée, pendant que Paulovna déroulait ses nattes pour les enfermer dans une réseille, elle écrivit ces quelques mots :

« Ordre à Ivan Joanovitch Butkovsky de m'envoyer à Pétersbourg Tatiana Jeanovna pour le temps que je jugerai nécessaire.

« Comtesse Fœdora Kourdoukof. »

— Tiens, dit-elle, voici l'ordre, prends une enveloppe et mets l'adresse de mon intendant, Vania portera la lettre à la poste, il ne faut que personne le sache.

Paulovna prit le billet en baisant la main qui le lui tendait.

— Ah ! j'oubliais, et Fœdora en prenant dans son portefeuille un billet de cent roubles, en marge duquel elle écrivit :

« A remettre à Tatiana, ma nourrice ; ajoutes-y cela et dis à ta mère de prendre au chemin de fer de Moscou une place de seconde classe, il fait encore froid et je ne veux pas que ma « kar-militsa, » s'expose à être malade.

— Tu es encore meilleure que l'autre n'est méchante, fit Paulovna en souriant à travers des larmes de joie.

— Laisse-moi faire un peu de bien, ce n'est pas là ce qui me ruinera, soupira la comtesse.

Pendant que l'écodora, calmée par la présence de sa camériste dévouée, s'endormait en écoutant les naïfs récoits qui avaient bercé son enfance, Nadiège, infatigable dans l'œuvre du mal, serrait les derniers noeuds du complot ébauché la veille avec Tarakanof.

Ce n'était cependant pas avec ce dernier qu'elle travaillait en ce moment.

Au sortir du conseil, la Sibérienne remontée dans un traîneau qui l'attendait près des dernières maisons de la grande Perspective, s'était assurée qu'un paquet, placé par elle sous la planche qui lui servait de siège, n'avait pas été dérangé, puis, au moment où l'isvoschik secouait la corde remplaçant les rênes de cuir de son maigre cheval, à crinières laineuses, pour rentrer à Pétersbourg, elle lui avait dit : « Na Petrovski » (à Petrowski).

— Impossible, bariua, fit le cocher, c'est trop loin et mon cheval est fatigué.

— Un rouble argent, marche, ioubécile, répondit Nadiège avec un laconisme sec, mais en montrant la pièce promise.

Le cocher poussa un soupir, hésita un instant, puis tout à coup remontant sur son siège fit claquer sa langue ; le traîneau, arraché de la neige à laquelle il adhérait, parti lentement d'abord, mais un coup de nagaïque fit reprendre le trot au pauvre animal fourbu, et, sans doute pour l'encourager, son conducteur entonna une de ses interminables chansons qui, nazillées mezzo voce, ont le double privilège d'endormir le voyageur en réveillant les chevaux.

Enfoncée dans sa pelisse, la Sibérienne ne sommeillait pourtant pas, car une demi-heure plus tard, lorsqu'après avoir traversé le premier de ces groupes d'îles qui, reliées à Vassili-Ostrof par des ponts de bois, forment le célèbre parc peuplé de somptueuses villas, promenade favorite en été du monde élégant, l'isvoschik approchait du petit village de Petrovsky, composé d'humbles cabanes et habité par une petite colonie de pêcheurs de la Néva, elle se redressa soudain en lançant à son conducteur un « stoï » impératif.

En cet endroit la route déserte traversait un bois de pins enguirlandés de givre, la nuit était noir, le temps froid, l'isvoschik crut avoir mal entendu, et continua.

— Stoï dourak, répéta Nadiège impatientée.

— Faut-il attendre ici votre Excellence, demanda le pauvre homme qui, superstitieux comme tous les russes, ne se souciait que fort peu de demeurer seul au milieu de ces grandes formes blanches qui rayaient les ténèbres, et laissaient tomber de leurs cimes un murmure plaintif, accompagné d'un grésillement de mauvais augure.

— Non, fit la promeneuse en jetant la pièce d'argent dans le chapeau du cocher qui, agitant de nouveau ses guides, s'éloigna le plus rapidement qu'il lui fut possible en chantant cette fois à pleine voix pour n'entendre que lui seul.

— Triple brute, murmura Nadiège en s'enfonçant dans le bois, il me prend pour une sorcière, voilà cependant où mène la superstition, le bigotisme. Après tout, tant mieux, il ne cherchera pas à savoir où je vais.

Son paquet sous le bras, elle s'éloigna de la route dans la direction de la pointe extrême de l'île.

En toute temps, le lieu où elle se trouvait est désert, le terrain qui, dans cette partie de l'île, demeure fangeux tout l'été, arrête non-seulement les cavaliers mais les piétons peu soucieux d'entrer jusqu'à mi-jambe dans une boue gluante et tenace. Quelques pêcheurs seuls pénètrent dans ces fourrés embarrassés de grandes herbes croissant au bord des flaques d'eau où ils habitent temporairement de méchantes isbas construites avec des troncs d'arbres grossièrement assemblés et dont ils calfatent les jointures avec de la mousse.

Sans hésiter la Sibérienne se dirigea vers une de ces cabanes, la seule derrière la fenêtre de laquelle garnie de peaux de poissons qui remplacent le papier huilé des anciennes échopes de savetier, transparait la lumière terne d'une lampe.

A la porte, l'étrange promeneuse frappa un coup, puis deux ; un homme d'une trentaine d'années qui, à cette heure avancée, lisait seul auprès d'une table en bois à peine dégrossie, se leva et ouvrit.

— Entre, fit-il, je t'attendais, et il referma.

Un poêle de fonte, sur lequel bouillait un souavar de cuire, chauffait suffisamment la demeure de ce solitaire, auquel son front étroit, resserré entre les deux masses touffues d'une chevelure d'un blond pâle, ses lèvres épaisses, son nez court et épaté, de gros sourcils et la lueur sauvage de son regard donnaient une expression indéfinissable de férocité bestiale et de folie.

Il poussa près de la table un escabeau, prit dans un coin un vase à demi plein d'eau, et le montrant à la Sibérienne :

— J'ai fait l'épreuve du fer, dit-il, et le fer n'a pas réussi ; j'ai essayé les herbes, les herbes ont répondu non ; j'ai interrogé le plomb, et le plomb a dit oui.

— Je lui aurais préféré le fer.

— Regarde la réponse du plomb.

Pour le contenter, Nadiège jeta les yeux sur le vase, au fond duquel était venue se figer, d'une manière irrégulière, une cuillerée de métal versé en fusion dans le liquide.

— Vois-tu, dit-il, cette couronne, c'est lui ; elle est brisée, il le sera ; ces globules ronds, éparpillés autour sont des balles, il périra par des balles. Le destin le veut.

— Le fer est plus sûr, frère, crois-moi.

— Je crois le destin qui est seul la vérité, répondit-il avec une sombre énergie. Si tu t'obstines à employer le fer, cherche qui tu voudras, mais je ne frapperai qu'avec le plomb.

— Soit, dit Nadiège, je t'ai apporté de quoi choisir ; prend ce qui te plaira ; voici d'abord le poison, il est enfermé dans des capsules gommées qu'il est facile de s'attacher sous les bras, j'espère que tu réussiras, j'ai confiance en toi ; mais si cependant tu le manquais et que tu fusses pris, tu sais quelles horribles tortures tu aurais à subir ; on te fouillera mais sans rien trouver et tu pourras, en agissant avec promptitude, avaler le poison qui te délivrera de leurs mains, garde-le donc.

A présent voici le fer, c'est un poignard envoyé d'Angleterre, il percerait sans se rompre une cuirasse et couperait comme un simple fil les mailles d'une cotte d'acier ; que tu t'en serves ou non, prends-le sur toi, on ne sait pas ce qui peut arriver. Enfin, voici le revolver avec douze balles de calibre que...

— Est-il bon ? interrompit le solitaire en avançant la main.

— Pour l'Empereur, je t'apporte une arme de premier choix et que lui-même a payée, fit-elle en lui présentant un sachet de

cur muni d'une brette au moyen duquel il était facile de dissimuler l'arme portée à la ceinture.

— Oh ! fit-il en ouvrant le sachet, un revolver d'officier de la garde, ce doit être bon, en effet, les batteries jouent facilement, les balles sont coniques, excellent, avec cela on peut tuer un homme à soixante pas.

— À soixante pas, on manque, s'écria la Sibérienne, ce serait folie.

— Rassure-toi, sœur, c'est à bout portant que je tirerai

— Il faut pouvoir.

— Alexandre fait tous les matins une promenade à pied, vers huit heures, dans les environs du palais, j'ai étudié ses habitudes, je le rencontre chaque jour, oh ! que de fois je me suis dit en le voyant à trois pas de moi, si je voulais... ou plutôt si l'on voulait, puisque j'ai promis de ne pas faire le coup avant d'en avoir reçu l'autorisation, aujourd'hui je l'ai, n'est-ce pas ?

— Non, non, pas encore, j'ai obtenu pour toi la faveur dont ton patriotisme était avide ; d'ici à quelques jours, tu pourras agir mais pas de précipitation, tout doit être prévu, ordonné, réglé dans une affaire de cette importance.

— Sans doute, mais le destin veut que j'agisse promptement.

— D'ici à huit jours, tu obéiras au destin, je te le promets, peut-être avant, seulement jure-moi d'attendre patiemment pendant ces huit jours s'il le faut.

— Tu le veux, je te le jure, mais pas une minute de plus, une volonté plus forte que la mienne me pousse, je dois obéir.

— Obéis donc et sois le sauveur de ton pays, répondit Nadiège en se levant pour sortir, au revoir Solovief, au revoir, à bientôt frère.

L'halluciné et la conspiratrice se serrèrent la main, mais lui ne fit pas un pas pour la reconduire et, seule, la terrible amie de Fœdora reprit à travers bois le chemin de Vassili-Ostrof.

Il était près de quatre heures du matin quand elle rentra à l'hôtel du quai Anglais, le vent soufflait glacial et la neige tombait ; une autre femme eût été épuisée par cette longue course. Nadiège ne songeait même pas à la fatigue, elle regarda la pendule et sourit de son sourire sinistre : si Bogdanof n'est pas un maladroit, quand je me réveillerai, Drentheln se sera endormi pour longtemps, murmura-t-elle.

L'intention de la Sibérienne n'était pas de s'abandonner à un sommeil prolongé, car elle se contenta de se jeter tout habillée sur son lit.

À dix heures le maître de français devait venir donner sa leçon quotidienne, c'est-à-dire apporter les nouvelles de la nuit. C'est par lui qu'elle espérait apprendre la mort du général des gendarmes, attiré dans un odieux guet-apens préparé à l'avance avec le plus grand soin par Nubius et son complice le docteur, arrivé la veille seulement l'on ambassade auprès des chefs socialistes et des hauts dignitaires de la franc-maçonnerie à l'étranger.

On savait qu'à huit heures du matin le général des gendarmes avait annoncé qu'il partirait pour Tsarskoe-Sélo. Bogdanof prévenu, l'attendait à la gare où, après avoir pris un billet pour la première station, il se trouvait dans la salle des premières en compagnie de Jules Brémond qui, assis à l'écart et ne paraissant pas le connaître, avait reçu la double mission de surveiller l'assassin et de prévenir le docteur du résultat de la tentative.

Ce fut la lettre écrite par Fœdora à l'Empereur qui fit manquer le coup.

Le général sortait de son hôtel à sept heures et demie, et

allait monter dans son traîneau, quand un courrier du palais lui apporta un pli. Sa Majesté à laquelle le numéro clandestin renfermant la lettre de menace de la factieuse Strella avait été remis, se le faisait appeler pour lui communiquer l'insolente sommation.

Drentheln courut au palais, laissant le train partir sans plus s'en préoccuper.

Ce ne fut qu'à neuf heures que Bogdanof, qui attendait tous les jours, fut prévenu d'avoir à se rendre immédiatement dans une maison où il resterait pour recevoir de nouveaux ordres et le Français, toujours sous prétexte de la leçon à donner, vint avertir Nadiège de ce qui se passait.

Celle-ci déjà levée, lui recommanda le silence le plus absolu vis-à-vis de la comtesse que du reste, il ne vit pas, Prascovia étant venue annoncer que sa maîtresse se trouvait trop fatiguée pour quitter son lit.

Tous deux se rendirent alors séparément chez Tarakanof où ils trouvèrent le docteur Edward.

Sir John sortait du palais où il avait rencontré le général Pankratief très irrité ; le scandale produit par le numéro clandestin était énorme, toute la police de la troisième section s'était déjà mise en mouvement et allait fouiller partout avec un redoublement de zèle. Le papier du journal et les caractères provenant du même dépôt et de la même imprimerie pouvaient fournir des indices, on allait faire une raszia d'ouvriers typographes et, disait l'invalidé, tout faisait espérer que cette fois les recherches seraient couronnées de succès, d'autant plus que les premières perquisitions avaient déjà donné des soupçons qui probablement se changeraient bientôt en certitudes.

Tout cela ne laissait pas d'être inquiétant.

Le juge était soucieux, le docteur ne paraissait pas rassuré.

— Peut-être serait-il bon, remarqua l'ex-colonel, de faire cacher Bogdanof ; un individu, que je soupçonne fort d'être un espion, avait l'air de le filer à la salle d'attente ; les étudiants sont tous suspects et celui-ci qui, ayant pris un billet a laissé ensuite partir le train, doit avoir été spécialement noté.

— Ce qu'il y a plus encore à redouter c'est que Drentheln ne se souvienne d'Aaron, et que celui-ci, pour se venger, ne renouvelle sa dénonciation.

— La chose serait grave en effet, fit Nubius, qu'en penses-tu, sœur ?

— Que le juif seul peut nous sauver, répondit-elle.

— Comment cela ?

— Vous allez voir, dit-elle, donnez-moi une feuille de papier.

— Pas d'écriture, s'écria Tarakanof, la tienne est connue.

— J'en ai plusieurs, dit-elle, et, s'approchant de la table elle écrivit quelques mots de la main gauche.

(A CONTINUER.)

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents le douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1986, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques.